

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pour non-liseurs

Volume 27, numéro 6 (162), décembre 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31325ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1985). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 27(6), 141–149.

JEAN-PIERRE ISSENHUTH
PIERRE MÉNARD
FERNAND OUELLETTE
FRANÇOIS RICARD
SUZANNE ROBERT

A propos d'une touffe d'herbe

Albrecht Dürer a peint deux touffes d'herbe, une grande et une petite. La paternité de la petite est incertaine. Celle de la grande semble lui être attribuée à l'unanimité. D'ailleurs, ce n'est pas «grande» qu'il faudrait dire, mais «géante». On pourrait s'abriter sous la feuille de plantain, craindre la chute des fleurs de pissenlit fanées, s'asseoir à l'ombre de l'achillée. Le grossissement sépare, découpe les reliefs distinctifs de chaque espèce, et quelle richesse apparaît! Sans ce grossissement, on verrait un magma vert, là où pourtant le mil se dresse, différent de la folle avoine. A vouloir représenter la vie telle quelle, on obtient moins que la vie, un téléroman peut-être, ou un poème du «quotidien urbain», c'est-à-dire une contrefaçon vite faite, paresseuse, vaseuse.

J.-P.I.

La fiction dépasse la réalité

Avez-vous lu le dernier roman de Pauline Harvey, *Encore une partie pour Berri* (Pleine Lune)? Sinon, vous devriez: tous les critiques en ont dit du bien. Laissez-vous appâter par l'extrait suivant, cueilli dans un article particulièrement enthousiaste. Nous nous permettons de l'annoter quelque peu, pour préparer son entrée dans les curricula universitaires. *Ils font l'amour, les fenêtres et les rideaux*

1. C'est plus sain, j'imagine.
2. C'est précisément ce que le maire Drapeau aurait déjà fait, selon les mauvaises langues.
3. Saluons ici un «héroïsme du coït» dont le marquis de Sade lui-même...

grands ouverts¹, ils se masturbent dans tous les coins de la ville, ce ne sont pas des humains qu'ils baisent, c'est Montréal². Ils ont leur sexe chaud enfoui dans le béton, et baisent le béton, les briques, jusqu'à ce que la peau leur pèle³. Et ils enfantent des petits Mickey mécaniques aux yeux lumineux qui se balancent gauchement sur l'asphalte en faisant pom-pom⁴. Grandiose music-hall pour enfants, aux dimensions d'une ville violente et rouge, avec ses ponts, ses constructions métalliques brillantes, ses dessins géométriques argenté-bleu uniquement conçus pour qu'ils en crèvent de jouir⁵. Et ils ont des orgasmes qui sont comme des explosions de pétard⁶, ça fait pfuitt⁷ comme si la poudre, la farine, s'en allait dans tous les sens, comme la tête ébouriffée des chats angoras⁸.

P.M.

Venise, Mass.

4. Pourquoi «pom-pom»? Pourquoi pas «clac-clac»? Ou «zing-zing»? Une stylistique de la commutation trouverait ici à s'employer. Il va sans dire que le sens général du texte se joue dans le choix de l'onomatopée.

5. Dans la littérature traditionnelle on crevait de peur, ou de faim (cf. Balzac et Roger Lemelin). La modernité a accouché, pour ainsi dire, du jouir productif

Quoi de plus beau, quelle plénitude plus grande que, ayant dévalé lentement la dune, de déboucher sur cette plage quasi déserte de Cape Cod, au soleil de dix heures, de reconnaître la place qu'on occupait la veille, d'y étendre sa serviette, de s'allonger et, après quelques essais infructueux, de trouver enfin cette exacte position du corps, des jambes, des avant-bras, de la tête, qui à la fois respecte l'angle du soleil et procure le plus parfait confort pour se replonger dans la lecture commencée quelques jours plus tôt, celle de l'extraordinaire *Venise* de l'historien Frederic C. Lane (Flammarion, 1985). Quand l'histoire, comme ici, atteint ce qu'elle vise, soit la description globale d'une société, de sa formation, de son développement à travers les siècles, de sa figure singulière, faite d'autant de volonté que de hasard, d'autant de destin que de circonstances accidentelles, alors elle devient proprement l'une des formes les plus hautes de l'art, où science et imagination se marient parfaitement, où tous les savoirs sont conviés de même que tous les pouvoirs de la vision et de la sensibilité. Pendant que les vagues, au pied de la dune, se meuvent toujours pareillement, dans une sorte d'inutilité effrayante, les

(cf. Barthes).
L'expression
«crever de
jouir» appar-
tient sans doute
au post-
moderne.

hommes et les femmes de cet ouvrage monumental luttent contre elles et leur imposent pour un temps leur désir d'ordre, leur rêve de cohérence, leur culture.

F.R.

Le peintre des mouettes

6. C'était donc
ça? Je croyais,
moi, que le
concours inter-
national de
feux d'artifice
n'était pas
terminé...

7. Au sujet de
«pfuitt», voir,
note 4, les
observations
sur
«pom-pom».

8. Miaou.

En vadrouille dans les librairies, je suis toujours triste et déçu de voir si peu de livres consacrés à Nicolas de Staël, quand Picasso est partout. Non que j'aime également toutes ses toiles. Les carrés gris, les barres noires de ses débuts, certaines épaisseurs de peinture de la période intermédiaire ne me disent rien qui vaille, sinon pour mettre en valeur le dépouillement de la fin. Quelle fin! Il devient figuratif quand on ne doit pas l'être, figuratif à sa manière, comme Hopkins, avec «excès de présence». Voici *Les mouettes*, qui sont des oiseaux d'écume, débordant d'un océan gris noir, mer ou ciel. Oiseaux précaires: on craint qu'ils n'appareillent pour quelque affreux naufrage, à la façon de Verlaine, et que la vague grise qui les porte et qui les a formés ne les efface avant qu'ils aient atteint le fond de la toile. Car ils nous tournent le dos, et leur avenir semble fermé comme le sentier bien connu du champ de blé aux corbeaux. Voici les verres et les bouteilles, soufflés, refroidis, cassés, refondus, jusqu'à l'atteinte d'une petite vibration dans la coulée, sans le secours d'aucun décor qui les authentifie ou qui les porte, puisqu'ils sont seuls sur un fond vide. Voici les nus, dessinés ou peints, forts de leur proximité et de leur distance. Les volumes s'approchent et les lignes fuient. Tension du désir et d'un respect, d'une admiration manifestes. Voici le *Portrait d'Anne*, que j'ai vu au musée de Colmar. Il ne pâissait pas du voisinage du formidable rétable d'Issenheim. Par quel hasard ses jaunes et ses rouges se sont-ils retrouvés non loin de ceux du maître alsacien? Voici les *Trois poires*, le *Concert*, où la contrebasse est une grosse poire blette. Beaucoup d'autres tableaux. Tout cela en trois ans: 1953-1955. L'obsession de Nicolas de

Staël en ces années: «Je veux réaliser une harmonie». Ainsi cherche-t-on les lunettes qu'on a sur le nez, et désespère-t-on de les trouver. Je ne sais pourquoi les œuvres de cette période — la dernière — me font penser à la *Vie de Rancé*. Peut-être parce qu'elles sont comme un désordre de magnifiques coquilles, projetées là pêle-mêle par la grande corvée des marées d'équinoxe. J'allais écrire: le pensum des marées.

J.-P.I.

Alphonse Piché

Même à moi qui lis si peu de poésie, ou qui la lis avec tant de retard, le *Dernier profil* d'Alphonse Piché, publié il y a trois ans (Ecrits des Forges), apparaît comme un de ces ouvrages auxquels il faut sans cesse revenir, car leur choc demande instamment à se produire, à se prolonger, à s'approfondir de nouveau dans la conscience. Plus précisément, c'est à la seconde partie du recueil que je reviens. Elle s'appelle *Complies* et rassemble une quinzaine de poèmes aux titres impitoyables: «Crépuscule», «De noir», «Naufrage», «Rides», «Deuil», «Hospice», «Angine», «Fin». Autant la poésie peut être exempte de facilités lyriques, de procédés, de faux-fuyants, autant l'est celle-ci, qui parle sans concession, sans embellissement, sans noblesse d'apparat, c'est-à-dire sans détour aucun, de ce qui nous guette tous tant que nous sommes: la décrépitude physique, la souffrance la plus basse, la plus matérielle, mais aussi la plus certaine, celle du corps qui se défait. La beauté, ici, est dans l'horreur familière. La poésie, ici, ne cache rien, ne cherche pas au delà: elle se contente de ce qu'elle voit, de ce qu'elle sait, et elle le dit.

F.R.

Jardinage et poésie

Jardiner, c'est faire donner la terre, comme on faisait donner la cavalerie, et pas plus qu'on ne déshabillait la cavalerie pour la faire donner, il ne faut laisser la terre toute nue. Voilà un des principes

simples que les jardiniers modernes enseignent. Je ne me lasse pas de lire les écrits de ces gens inventifs, qu'ils s'appellent Sir Albert Howard, Ida et Jean Pain, Ehrenfried Pfeiffer ou Claude Michelet. J'y trouve de la poésie, je veux dire de l'imagination amoureuse, de l'amour imaginatif. Les ennemies du jardinier sont la négligence, la brusquerie, l'initiative intempestive, l'intervention débridée, l'inattention, la précipitation. Ses alliées sont la patience, l'attention, l'attente, la disponibilité, la vigilance, l'intervention à bon escient. Les ennemies et les alliées du poète sont les mêmes.

J.-P.I.

Wertmüller romancière

Etre ou avoir mais pour être je dois avoir la tête d'Alvise sur un plateau d'argent. Beau programme que propose là la romaine Lina Wertmüller dans ce roman paru cette année chez Belfond. Qui n'a pas connu dans son existence le drame qui assombrit la vie de Sam Silverman, le héros du livre: il y a de ces êtres irréprochables, beaux, intelligents, doux, admirés et parfaits qui vous pompent l'oxygène malgré eux et dont la seule présence vous rend misérable. Cet être sublime, c'est Alvise, un jeune aristocrate italien, Prix Nobel de la paix, qu'une très vieille «amitié» lie à Sam. Le ton est drôle, incisif parfois; mais le roman manque d'une certaine profondeur de vue. Wertmüller, qui fut l'assistante de Fellini dans *Huit et demi* et qui compte à son actif plusieurs longs métrages (*Un film d'amour et d'anarchie*, *Mama sanctissima*, etc.), envisage de porter bientôt *La tête d'Alvise* à l'écran.

S.R.

Il est prudent de se faire petit

Judith Stora-Sandor a entrepris de suivre, depuis qu'Abraham partit, cette petite poignée de gens du désert à qui l'Eternel promet qu'ils deviendraient plus nombreux que les étoiles du ciel. Un voyage de cette envergure demanderait maints tomes. Néanmoins, son livre, *L'humour juif dans la littérature de Job à*

Woody Allen (P.U.F., 1984), nous rappelle pourquoi il est avisé de paraître petit et ridicule. Par ce moyen, le héros littéraire juif évite certains coups qui pourraient l'assaillir. Il n'en évite pas beaucoup: d'une fois à l'autre, il oublie tout de la conduite à tenir et répète ses bévues avec un optimisme intact. Comme il me ressemble!

J.-P.I.

Japon

Classique de la littérature japonaise, le *Genji monogatari* est écrit au moment où les femmes se mettent à rédiger leur journal et à proposer des contes et des romans. Les hommes s'en tiennent aux choses sérieuses, et n'utilisent pour leurs travaux que la langue chinoise. Bref, ce sont les femmes qui façonnent la langue japonaise et ouvrent le champ de la littérature japonaise. Le *Dit du Genji* de Murasaki-Shikibu est le premier roman psychologique de l'histoire littéraire de l'humanité. La littérature pessimiste du bouddhisme jôdo imprègne l'histoire. N'oublions pas que l'œuvre est écrite vers 1008, au milieu de la période Heian, phase dite Fujiwara. D'après les prévisions des sūtra, la fin du monde doit survenir en l'an 1052. La vie du prince, la vie de cour des personnages féminins en est marquée. Je ne cite qu'un passage du premier tome: «L'horreur peinte sur le visage de l'homme, épouvanté par le déchaînement des éléments, ajouta à l'angoisse que tous éprouvaient. Le Prince en était à se demander si ce n'était point la fin du monde... Indescriptibles étaient le bruit du tonnerre, l'éclat des éclairs, et à l'idée de la menace suspendue sur leur tête, aucun de ceux qui étaient là ne restait de sang-froid». Un grand art pictural s'épanouira à partir de ce roman: le *Yamato-e*, marqué d'une vision typiquement japonaise. Rien d'étonnant que ce roman ait été illustré maintes et maintes fois à travers les siècles. Au moment où la Pléiade publie les grandes œuvres de la littérature classique chinoise, il est important d'accueillir comme il le mérite l'un des

chefs-d'œuvre de la littérature japonaise. (Traduction R. Sieffert, P.O.F./Solin, 1985, 2 vol.)

F.O.

La Thébaïde se repeuple

Ils ne se montrent pas, ne font pas de bruit. Il n'ont ni auditoire, ni disciples. D'ailleurs, ils n'ont rien du tout. Il faut les chercher pour les trouver. Serge Bonnet et Bernard Gouley, auteurs des *Ermites* (Fayard, 1980), en ont trouvé un certain nombre. Ils leur ont demandé: de quel droit mène-t-on une vie à rebrousse-poil? Question superflue. Virgile, sans le savoir, leur avait déjà répondu, disant qu'on va décidément à l'abîme, quand on cesse de ramer à contre-courant. Les ermites rament comme ils peuvent, dans des endroits peu fréquentés, avec des pagaies rafistolées. Rien de nature à faire saliver les publi-citaires qui, de toute façon, ne peuvent rien pour eux.

J.-P.I.

Palomar, Hulot, Teste

En apparence, c'est dans sa forme d'abord que *Palomar* (Seuil, 1985) porte la griffe d'Italo Calvino, c'est-à-dire par l'aspect réglé, systématique de sa construction: trois parties, divisées en trois sections, elles-mêmes divisées en trois chapitres, où, à chaque niveau, le 1 tend à la description, le 2 à la narration, et le 3 à la méditation. Soigneusement dissimulée, cette «machine» fonctionne à merveille, sans aucun raté, sans lourdeur, et l'artifice de sa conception, comme toujours, produit un naturel parfait. En cela, déjà, le livre est du grand Calvino. Mais il y a plus. Ce que produit un tel jeu, c'est aussi un personnage fascinant, ce Monsieur Palomar qui, «à la suite d'une série de mésaventures intellectuelles qui ne méritent pas d'être rappelées, a décidé [malgré sa myopie] que son activité principale serait de regarder les choses du dehors». Voir, analyser, s'efforcer de comprendre sans illusion «cette avalanche d'événements simultanés que nous appelons l'univers», telle devient l'unique tâche, l'unique passion de Palomar. Au

début, il fait penser à un Monsieur Hulot de l'intellect: naïf, appliqué, sa gaucherie fait sourire, comparée à la hauteur de ses ambitions. Mais plus le livre progresse, plus se multiplient les expériences, les déplacements, les observations et surtout les méditations de Palomar, et plus c'est à Monsieur Teste qu'il ressemble, un Monsieur Teste sans désir de puissance cependant, tout absorbé dans la compréhension du monde et de lui-même, dans le déchiffrement des signes qui surgissent sans cesse autour de lui, et pourtant toujours ramené à l'incertitude, à la conscience ironique de sa petitesse et des limites de son regard. En fin de compte, Palomar devient l'un des miroirs de Calvino lui-même, en même temps qu'une figure quasi pascalienne de l'homme moderne. Ce qui commençait comme un simple divertissement finit donc par donner l'une des œuvres les plus *profondes* de l'écrivain italien, une sorte de testament intellectuel et moral où il est dit, entre autres, que «le seul salut tient dans le fait de s'appliquer aux choses qui sont là».

F.R.

Femmes et poésie au Viêt-nam

Un petit livre, *Fleurs de pamplemoussier*, par Huà Ngoc et Françoise Corrèze (Paris, Ed. L'Harmattan, 1984) me fait survoler trois siècles de poésie féminine vietnamienne. Je lis et, souvent, reste perplexe. Tout, dans les poèmes, est évident. Trop évident? Qu'est-ce qui, dans l'immédiateté, l'évidence, la simplicité de la chronique, permet d'éviter l'effet de robinet, le «fameux style coulant» qui mettait Baudelaire sur les dents? L'intériorisation? Le temps? Le passage par la mémoire à long terme et son pressoir? Hopkins aurait dit: une bonne digestion après un bon repas. Pour ma part, je ne sais trop. Il est vrai que ces poèmes sont veufs de leur harmonie natale: comment sonnent-ils dans leur langue? Serait-ce utile de le savoir? Pourtant, j'ai beau savoir que Mandelstam sonne en russe avec une subtilité inouïe,

quand je lis certains de ses poèmes dans la traduction de François Kérel, je n'ai pas l'impression de perdre grand chose. Alors?

J.-P.I.